
Collectif, *Le Cycle de Guiron le Courtois. Prolégomènes à l'édition intégrale du corpus*

Michelle Szkilnik



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/2932>

DOI : [10.4000/ccm.2932](https://doi.org/10.4000/ccm.2932)

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2020

Pagination : 52-55

ISBN : 978-2-490783-052

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Michelle Szkilnik, « Collectif, *Le Cycle de Guiron le Courtois. Prolégomènes à l'édition intégrale du corpus* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 249 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/2932> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.2932>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le Cycle de Guiron le Courtois. Prolegomènes à l'édition intégrale du corpus, L. LEONARDI et R. TRACHSLER (dir.), Paris, Classiques Garnier (Rencontres, 340), 2018.

Ce très gros livre (plus de 650 p.) contient les résultats d'un travail d'équipe important, celui du « Groupe Guiron » qui depuis une demi-douzaine d'années s'est donné pour tâche d'éditer le *Cycle de Guiron le Courtois*, sur des bases rationnelles et scientifiques. Cet ensemble romanesque extrêmement long nous a été transmis par de nombreux manuscrits ou fragments dont la tradition foisonnante est d'une complexité redoutable. Composé de trois parties principales, *Le Roman de Méliadus*, *Le Roman de Guiron* et la *Suite Guiron*, il a connu plusieurs rédactions dont la réalisation s'étire du milieu du XIII^e s. jusqu'au milieu du XIV^e s., mais certains des manuscrits sont encore postérieurs et peuvent proposer de nouvelles configurations ou introduire des variantes substantielles.

L'abondance et la difficulté de la matière expliquent le nombre finalement assez restreint des travaux sur *Guiron*. Depuis le travail pionnier de Roger Lathuillère qui a proposé la première, et à ce jour seule, analyse complète du cycle (Roger LATHUILLÈRE, *Guiron le Courtois : étude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève, Droz [Publications romanes et françaises, 86], 1966), deux études importantes ont été rédigées sur la matière et la forme du cycle (Barbara WAHLEN, *L'écriture à rebours*, Le Roman de Meliadus du XIII^e au XVIII^e siècle, Genève, Droz [Publications romanes et françaises, 252], 2010 ; Sophie ALBERT, « Ensemble ou par pièces ». *Guiron le Courtois [XIII^e-XIV^e siècles] : la cohérence en question*, Paris, Champion [Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 98], 2010), mais les travaux d'édition critique ont été peu nombreux et partiels (*Guiron le Courtois roman arthurien en prose du XIII^e siècle*, V. BUBENICEK [éd.], Berlin/Boston, De Gruyter, 2015, publication tardive d'une thèse soutenue 30 ans auparavant ; *Guiron le Courtois : une anthologie*, R. TRACHSLER [dir.], Alessandria, Edizioni dell'Orso [Gli Orsatti, 22], 2004). Il faut toutefois mentionner aussi les nouvelles études portant sur les manuscrits, menées principalement en Italie par des chercheurs qui sont, entre autres, à l'origine de la fondation du « Groupe Guiron », Fabrizio Cigni et Nicola Morato (qui a consacré à la tradition manuscrite du cycle de *Guiron* une thèse publiée en 2010).

Ce nouveau livre constitue donc une contribution très importante au champ des recherches guironiennes et la promesse d'une prochaine édition scientifique est une excellente nouvelle. Il est grand temps que cet ensemble dont l'importance et le succès au Moyen Âge, voire au-delà, sont comparables à ceux du *Tristan en prose* et du *Cycle du Lancelot-Graal*, reçoive tout l'intérêt critique qu'il mérite.

Outre l'introduction des deux directeurs du groupe, Lino Leonardi et Richard Trachsler, le livre regroupe une douzaine d'articles répartis en trois sections et écrits par différents membres de l'équipe. Son ambition est de proposer une synthèse des premières recherches du groupe.

L'introduction fait le point sur les travaux antérieurs (les notes bibliographiques abondantes sont précieuses), présente le « groupe Guiron », sa méthode et ses objectifs : combiner l'étude la plus poussée possible de chaque manuscrit et une approche diachronique de l'ensemble des témoins permettra d'établir pour chaque partie du cycle un stemma sur lequel pourra se fonder l'édition critique. Les directeurs insistent sur le nouveau modèle d'analyse philologique que le groupe a dû développer pour affronter le cas particulier de ce corpus, modèle qui pourrait

évidemment s'appliquer à d'autres corpus complexes. Il s'agit en effet de « dépasser les entraves et les apories du manuscrit de base » (p. 16) afin de donner une meilleure idée de l'évolution du cycle.

La première section porte sur des manuscrits particuliers (Fabrizio Gigni, « Le manuscrit 3325 de la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris [A1] » ; Marco Veneziale, « Le fragment de Mantoue, L4, et la production génoise de manuscrits guironiens » ; Ilaria Molteni, « Les miniatures du manuscrit Londres, BL, Additional 12228 [L1] » ; Noëlle-Christine Rebichon, « Remarques héraldiques sur le manuscrit Paris, BnF, fr 350 »). Les quatre études incluent des réflexions sur tous les aspects des manuscrits : décoration, origine, langue etc., répondant ainsi à l'un des impératifs définis dans l'introduction. Les trois premiers confirment l'importance d'ateliers italiens (Gênes, Naples) dans la diffusion du cycle et, pour les manuscrits génois, dans la préservation d'une version primitive du *Roman de Meliadus*. Le dernier conclut à l'origine arrageoise du manuscrit Paris, BnF, fr 350. On peut se demander si cette micro-recherche n'aurait pas pu être placée en fin de volume plutôt qu'au début dans la mesure où les lecteurs ont besoin d'éléments plus généraux pour apprécier pleinement les conclusions de ces minutieuses études manuscrites.

C'est, à mes yeux, le long article de N. Morato, « Formation et fortune du cycle de *Guiron le Courtois* » qui aurait dû ouvrir le volume, et pas seulement la deuxième section, parce qu'il explique de manière claire la formation et l'évolution complexe du cycle de *Guiron*, depuis la version pré-cyclique du *Roman de Meliadus* (qui existe sous une forme longue primitive, et une forme courte dérivée) jusqu'au troisième et dernier avatar du cycle. Le rapport avec les autres grands cycles du XIII^e s. (*Lancelot-Graal* et surtout *Tristan en prose*) sont examinés pour montrer que l'a. du *Meliadus* a conçu son roman comme une œuvre autonome et rivale du *Tristan en prose*, introduisant la nouvelle famille des Bruns et déplaçant le cadre chronologique (fin du règne d'Uterpandragon et jeunesse d'Arthur). Alors que le prologue du roman attribué à Hélie de Boron fixe solidement l'histoire en amont, l'absence de clôture en aval a facilité le développement cyclique qui s'est fait principalement à partir de la version brève du *Meliadus*. Le *Roman de Guiron*, précédé d'un raccord et suivi d'une clôture du raccord, a été adjoint au *Meliadus* à date assez haute (avant 1270-1290). Cette première formation cyclique constitue la séquence fondamentale repérable tout au long de la transmission. Autre point important : le *Roman de Guiron* à la différence du *Meliadus*, n'apparaît qu'à partir de son enchâssement cyclique. Il est

difficile d'entrer dans le détail de l'argumentation très serrée de cette partie de l'article, heureusement assortie d'un schéma superposant le stemma du *Meliadus* à celui du *Roman de Guiron*, lequel met en évidence le point nodal de la formation du cycle. La deuxième partie de l'article examine la production et la circulation des manuscrits et pointe la spécificité du cas *Guiron* : une importante production en Italie dès la fin du XIII^e s. et durant le XIV^e s., une production bien plus modeste en France et une totale absence en Espagne, en Angleterre et aux Pays-Bas.

L'article le plus long du volume (200 p.) est sans conteste le suivant, celui de Claudio Lagomarsini, « Pour l'édition du *Roman de Guiron*. Classement des manuscrits », qui consiste en une série de 24 fiches examinant des *loci critici* grâce auxquels il est possible d'établir un stemma dont l'établissement se fonde non sur les variantes mais sur les fautes d'origine monogénétique. L'un des objectifs de l'article est de remettre en cause la faveur dont, depuis R. Lathuillère, a joui le manuscrit, Paris, BnF fr 350. Un autre semble être de contester ou du moins de mettre à distance, non sans une certaine intention polémique, la notion de mouvance (« La prétendue "mouvance" des romans arthuriens ne se dérobe pas à une possibilité de rationalisation. » p. 255) pour imposer la rationalité du stemma.

Le lecteur est surpris de trouver en fin de cette section un article de Francesco Montorsi, « *Gli egregi fatti del gran re Meliadus* de Torresani d'Asola et le *revival* arthurien des années 1550 » qui porte sur des imprimés de traductions, et en particulier sur la publication d'un *Meliadus* traduit d'un imprimé français. L'analyse littéraire qu'en propose F. Montorsi souligne le regain d'intérêt que le public italien du XVI^e s. porte aux sommes arthuriennes, et la manière dont les imprimeurs ont saisi l'occasion d'opérations commerciales lucratives.

L'ordre des articles est donc curieux et on se demande aussi pourquoi celui de C. Lagomarsini ne figure pas dans la troisième section. Celle-ci en effet nous ramène à des problèmes éditoriaux avec une série de contributions philologiques (L. Leonardi et N. Morato, « L'édition du cycle de *Guiron le Courtois*. Établissement du texte et surface linguistique » ; Luca Cadioli et Elena Stefanelli, « Pour le choix d'un manuscrit de surface. Une note méthodologique » ; L. Cadioli, « L'édition du *Roman de Meliadus*. Choix du manuscrit de surface » ; E. Stefanelli, « L'édition du *Roman de Guiron*. Choix du manuscrit de surface » ; Sophie Lecomte, « La tradition textuelle du *Roman de Meliadus*. Dynamique des variantes et établissement de l'apparat critique »).

Le premier article expose la méthode originale que le « groupe Guiron » entend suivre pour proposer une édition critique intégrale du cycle. Les suivants montrent comment ces principes s'appliquent aux deux parties principales du cycle : le *Roman de Meliadus* et le *Roman de Guiron* et commandent aussi bien l'établissement du texte que l'apparat critique (la compilation des variantes).

La nouveauté essentielle de la méthode consiste à abandonner la notion de manuscrit de base impossible à préserver dans le cas d'un cycle à la formation complexe. Alors que R. Lathuillère dans une logique bédieriste traditionnelle recommandait de choisir le manuscrit Paris, BnF fr 350 qui est ancien et préserve la quasi-totalité du cycle, le « groupe Guiron » le rejette pour son caractère atypique et composite qui ne rend pas compte de ce qu'a dû être l'archétype du roman. Selon L. Leonardi et N. Morato, l'établissement d'un stemma rigoureux « ouvre la possibilité de concevoir un texte critique établi d'après l'ensemble de la tradition manuscrite. » (p. 455). Il s'agit de « respecter [...] la stratification du cycle » en suivant différentes familles selon la partie du cycle. Si cette approche paraît intéressante et pertinente dans la mesure où on ne voit pas ce qui interdit de suivre différents manuscrits pour éditer un ensemble qui a de toute façon une dimension hétérogène, elle pose évidemment des difficultés dont les futurs éditeurs sont conscients, en particulier concernant la forme linguistique du texte publié. Pour pallier cette dernière, les éditeurs proposent les notions de surface linguistique et de manuscrit de surface. Il s'agit de repérer un manuscrit doté d'une bonne « compétence stemmatique », c'est-à-dire situé le plus haut possible sur le stemma. C'est ce manuscrit qui fournira la surface linguistique du texte. Ce témoin doit être « conservateur » ou « peu innovant » (p. 512). Les éditeurs se réservent cependant le droit de corriger les « habitudes phraséologiques » propres à un copiste (par ex. le recours à des formules qui peuvent apparaître comme des tics d'écriture, cf. p. 475). Ce type d'intervention éditoriale me paraît problématique. Si les différences graphiques n'affectent pas la substance du texte, en va-t-il de même des variantes de vocabulaire et des « habitudes phraséologiques » qui donnent une coloration au texte, participent de ce qui fait son style ? Quelles limites s'assigneront les éditeurs ? Combien d'occurrences pour conclure à un tic d'écriture ? Par ailleurs, se pose la question de l'harmonisation de la langue quand le stemma engage à passer d'un manuscrit à un autre. Les éditeurs proposent de résoudre ce problème de manière assez simple : récrire le texte dans la langue du manuscrit de surface pour de petites sections et

pour les sections plus longues, imprimer en italique le texte inséré avec sa graphie originelle.

À l'objection selon laquelle la méthode retenue signifie que le texte publié ne figure tel quel dans aucun manuscrit, les éditeurs répondent par avance qu'elle vaut pour toute édition prétendant suivre un manuscrit de base, puisque celui-ci doit toujours être corrigé et que ces corrections se font de manière non systématique. Leurs hypothèses et corrections seront en revanche fondées sur le stemma.

On ne peut que saluer la détermination du « groupe Guiron » à définir des critères rationnels avant d'entreprendre ce difficile travail d'édition. Toutefois la confiance qu'ils accordent aux constructions stemmatiques, sur lesquelles repose toute leur entreprise éditoriale, me laisse perplexe, non pas tant à cause de la possibilité d'erreurs dans la reconstitution du stemma, que du fait des prémisses mêmes du projet. Sous la volonté affirmée de tenir compte de la « stratification du cycle », d'en faire sentir la complexité, subsiste le postulat lachmannien de l'existence d'un original dont il convient de se rapprocher. Il est question du « texte originaire » p. 460, des « *ipsissima verba* de l'auteur » (p. 458 même si c'est pour dénoncer l'illusion de toute reconstruction), de « taux d'innovation » (p. 461), de « fiabilité, garantie par le stemma, quant à la conservation de la leçon originale » (p. 477), d'« un texte qui nous transmet l'état le plus proche de la composition de l'œuvre » (p. 511). Si l'évolution du cycle n'est certes plus vue comme une inévitable dégradation depuis un original à jamais perdu, il n'en demeure pas moins que le processus de construction est, dans l'esprit des éditeurs, chronologique. Au fur et à mesure du passage du temps, le cycle se transforme d'un état initial à divers états secondaires, tertiaires etc. dont les témoins manuscrits conservent la trace (« le flux de la tradition est linéaire, il ne peut que suivre le cours du temps. » p. 480). Ce schéma de pensée exclut l'idée de modifications synchroniques, d'états contemporains les uns des autres, de versions concurrentes, et cela dès l'origine du cycle, voire d'une naissance bi- ou tricéphale (d'une polygénèse ?) du roman. Il refuse de questionner l'idée même de texte original qui, pour les romans arthuriens en prose, se pose pourtant de manière aiguë, comme le suggèrent des travaux actuels (on renverra en particulier à l'inédit présenté par Nathalie Koble pour son habilitation à diriger des recherches : *Les Suites du « Merlin en prose » : des romans de lecteurs*).

Ce livre de lecture ardue (pour les articles ecclésiastiques au moins) constitue indiscutablement un apport capital pour comprendre la formation et l'évolution du cycle de *Guiron le Courtois*. Il a le mérite de proposer

une méthode précise pour l'établissement d'un texte critique, une méthode, toutefois, qui n'est pas sans soulever des réserves d'ordre quasi philosophique.

Michelle SZKILNIK
EA 173 – CEMA
Université Sorbonne Nouvelle Paris 3